

TNS

DUVERT. Portrait de Tony

Spectacle de Simon-Élie Galibert,
élève metteur en scène du Groupe 45
(3^e année), avec les élèves de son Groupe
et un élève metteur en scène du Groupe 46

D'après les romans et les biographies de
Tony Duvert et **Gilles Sebhan**

Conception, adaptation et mise en scène
Simon-Élie Galibert

Collaboration artistique
Juliette de Beauchamp
Simon Restino

Avec
Clémence Boissé
Léa Luce Busato
Jisca Kalvanda
Achille Reggiani
Florian Sietzen

Dates
Du samedi 7 au jeudi 12 mars

Horaires
Tous les jours à 19 h
Sauf dimanche 8 à 15 h

Relâche
Lundi 9

Salle
Théâtre de Hautepierre
13 place André Maurois 67200 Strasbourg

**Entrée libre sur réservation au 03 88 24 88 24
ou sur www.tns.fr**

L'autre saison 19-20
Événements de l'École du TNS
Dossier de presse

© Jean-Louis Fernandez

Contacts

TNS | Emmanuel Dosda
03 88 24 88 40 | 07 84 31 52 03 | presse@tns.fr

Paris | Anita Le Van
01 42 81 25 39 | 06 20 55 35 24 | info@alv-communication.com

#DuvertPortraitDeTony
Photos en HD bit.ly/TNSPresse1920

TNS Théâtre National de Strasbourg

1 avenue de la Marseillaise 67000 Strasbourg | 03 88 24 88 00 | Tarifs de 6 € à 28 € | Renseignements-Billetterie 03 88 24 88 24 | www.tns.fr
📍 @TNS_TheatrStras | 📺 TNS.Theatre.National.Strasbourg | 📺 TNStrasbourg | 🌟 TNS

« Fait divers banal : en août 2008, alertés par des voisins, les gendarmes découvrent le corps en décomposition d'un homme, dans son petit pavillon de Thoré-la-Rochette. Il est mort depuis de longues semaines. Fait divers banal, donc, à un détail près : l'homme s'appelle Tony Duvert, il avait été lauréat du prix Médicis en 1973. »

Jérôme Dupuis, *Tombeau pour Tony Duvert*
L'Express, 8 avril 2010

« On finira sûrement par apercevoir ce cadavre on l'aimera on l'emportera à dos d'homme ils auront une chambre pour l'asseoir peut-être dans un bordel droit sur un fauteuil je préside je décore je fais joli bien assis dans du noir sa peau est jaunie violacée verdâtre ses joues mangées ses lèvres brunes en vieux cuir sec j'aurai des impressions des images corps virtuels rires furtifs je ne trouve plus mes yeux j'ouvre les paupières mes yeux ne voient ne recueillent rien ils sont morts ou bien il n'y a personne ici comme cette chose était belle des yeux vifs et douce leur tiédeur toucher des yeux clos les embrasser j'ai désiré cela j'étais très tendre. »

Tony Duvert, *Paysage de fantaisie* (1973)

Le Générique

Spectacle de Simon-Élie Galibert, élève metteur en scène, avec les élèves dramaturge, acteur-rice-s, scénographes-costumier-e-s et régisseur-se-s-créateur-rice-s du Groupe 45 (3^e année) et un metteur en scène du Groupe 46

D'après les romans *Récidive* (1967)
et *Quand mourut Jonathan* (1978) de

Tony Duvert

Inspiré de *L'Enfant silencieux* (2010)
et de *Retour à Duvert* (2015) de

Gilles Sebhan

Mise en scène et adaptation

Simon-Élie Galibert

Collaboration artistique

Juliette de Beauchamp

Simon Restino

Avec

Clémence Boissé

Léa Luce Busato

Jisca Kalvanda

Achille Reggiani

Florian Sietzen

Avec la voix de

Frédéric Leidgens

Assistanat à la mise en scène

Timothée Israël (Groupe 46)

Dramaturgie

Juliette de Beauchamp

Scénographie

Simon Restino

Réalisation des costumes,
masques, marionnettes et du géant

Louise Digard

Réalisation des marionnettes
et formation à l'animation

Mehdi Pinget

élève du Département des arts de la marionnette de la HMDK
de Stuttgart (Université d'État musique et arts de la scène)

assisté de

Solène Hervé

élève du Département des arts de la marionnette de la HMDK
de Stuttgart (Université d'État musique et arts de la scène)

Création lumière et régie

Marco Hollinger

Création son et régie

Baudouin Rencurel

Régie générale et plateau

Louisa Mercier

En bleu : élèves de l'École du TNS

Dates

Du samedi 7 au jeudi 12 mars

Horaires

Tous les jours à 19 h

Sauf dimanche 8 mars à 15 h

Relâche

Lundi 9 mars

Salle

Théâtre de Hautepierre

13 place André Maurois 67200 Strasbourg

Durée estimée

3 h

**Entrée libre sur réservation au 03 88 24 88 24
ou sur www.tns.fr**

Les décors et les costumes ont été réalisés par les élèves scénographes et régisseurs avec l'aide de l'équipe des ateliers du TNS et de l'équipe pédagogique de l'École.

Claire Ingrid Cottanceau assure l'encadrement à la mise en scène.

Tous les services du théâtre ont travaillé aux côtés des élèves (équipes École, techniques, communication, relations avec les publics, accueil, presse...).

Le Groupe 45 (diplômé en juillet 2020) est réparti en deux équipes de création sur deux projets initiés par les élèves metteurs en scène Simon-Élie Galibert et Jean Massé.

Duvert. Portrait de Tony créé en mars, sera suivi en avril du spectacle de Jean Massé : *Terre promise, Maeterlinck/Pessoa* d'après *Les Aveugles* de Maeterlinck et *Le Marin* de F. Pessoa, à voir au TNS du 2 au 7 avril à 20h.

L'auteur

Né le 2 juillet 1945 à Villeneuve-le-Roi, d'un père fonctionnaire et d'une mère sans emploi. Renvoyé de son lycée à l'âge de quinze ans pour une « affaire de mœurs », Tony Duvert est confié par ses parents au docteur Eck, psychiatre chargé de le « redresser ». S'en suivront une fugue et une tentative de suicide. De ces événements Tony tirera son premier roman, *Récidive*. Jérôme Lindon, directeur des Éditions de Minuit, le repère et le publie pour la première fois en 1967. Viendront ensuite les romans *Interdit de séjour* et *Portrait d'homme couteau* (1969), puis *Le Voyageur* (1970). En 1973 paraît *Paysage de fantaisie*, ardemment soutenu par Roland Barthes qui fait de Tony Duvert, à vingt-huit ans, le lauréat du prix Médicis. Par la suite, l'écrivain multiplie les publications, avec pour thèmes centraux la libération des relations entre enfants et adultes et la critique de la société post-soixante-huitarde. Sous la forme d'essais – *L'Enfant au masculin* en 1980, *Le bon sexe illustré* (une parodie de manuel d'éducation sexuelle), en 1974 – ou

encore d'articles dans *Gai pied* ou *Libération*. Il est aussi chargé un temps de la direction de la revue *Minuit*. En parallèle, il poursuit son travail de romancier : *Journal d'un innocent* (1976), *Quand mourut Jonathan* (1978). En 1982, il signe ce qui sera son dernier roman, *Un anneau d'argent à l'oreille*. Puis Tony Duvert se retire, d'abord à Tours où il vit reclus dans une chambre de bonne, sans le sou et grossissant ; puis à Thoré-la-Rochette à partir de 1994, dans la maison qu'occupe sa mère. Tous deux cohabitent dans une atmosphère délétère jusqu'au décès de cette dernière en 1996. Tony, occupé à écrire ce qui aurait dû être son grand œuvre, *La Passion de Thomas* (roman relatant sa sexualité infantine, jamais paru) ne voit pas les années passer. Il coupe progressivement les ponts avec ses derniers amis et soutiens. Il meurt, oublié de tous en juillet 2008, d'une crise cardiaque dans son lit. Son corps ne sera découvert qu'un mois après, en totale décomposition.

Les romans

Récidive [1967]

Premier roman en partie autobiographique de Tony Duvert, écrit à l'âge de 21 ans. Publié sous le manteau par les Éditions de Minuit, notamment à cause de son caractère pornographique. Dans ce roman, Tony Duvert noie dans une vision volontairement hallucinatoire et instable des éléments du réel. Un amour de jeunesse le hante : il l'appelle « Michel ». Pris dans un tourbillon, les événements apparaissent troubles, comme vus rétrospectivement par le corps traumatisé.

Quand mourut Jonathan [1978]

Un des derniers romans de l'auteur. Il appartient à la deuxième période de Duvert, entamée en 1974, avec *Journal d'un innocent*. L'écriture y est beaucoup moins expérimentale, elle tente de donner à lire, de raconter, le plus simplement possible, une histoire : ici, une histoire d'amour interdite (entre un peintre de 27 ans et un enfant de 6 ans) dans une maison de campagne, un été. La force de ce roman réside dans son écriture classique, presque conventionnelle, et dans la force psychologique de ses personnages, notamment de Jonathan.

L'intention

Rétrospectivement je ne saurais pas nommer ce qui m'a le plus interpellé chez Duvert : était-ce sa vie ? Ce fond de campagne où il vivait reclus ? Campagne, que j'ai reconnue, qui rappelait mon enfance et les personnages que j'y avais croisés ? Était-ce sa mort ? La pourriture de ce cadavre seul et abandonné de tous ? Sa marginalisation progressive après le succès ? Le mystère-évidence de ce retrait ? L'entêtement du personnage, ses convictions et contradictions ? Sa rage envers tout ? Ou encore cette écriture, folle, torturée, douloureuse, de la peur et du désir ?

Et si c'était tout à la fois ? Et si, mieux, c'était les correspondances entre sa vie et son œuvre ? La part auto-prophétique de son écriture ?

Entre théâtre et littérature, entre dire et écrire. De Gabily (*Violences*), en passant par Bernard-Marie Koltès (*La Nuit juste avant les forêts*), Julien Gracq (*Au château d'Argol*) ou encore Mario Batista (*Deux Morceaux de verre coupant*), mon parcours de metteur en scène a toujours suivi la piste des langues de la douleur, de l'humilié, ces langues qui sont le corps des émotions négatives. La force de la littérature, dramatique ou non, réside dans l'expressivité, l'écriture (orale) de la douleur. Par la tentative de poser l'indicible sur le papier, les auteurs font vibrer l'écriture, vibrer les pages, et atteignent le lecteur *par ailleurs*. Les mots ne disent plus leur sens, ils provoquent des collisions, ils agissent comme des révélateurs ; il peut alors y avoir reconnaissance mutuelle entre le lecteur et la matière.

« La force de la littérature, dramatique ou non, réside dans l'expressivité, l'écriture (orale) de la douleur. »

J'ai reconnu cela dans *Récidive*. En partie autobiographique, ce roman se révèle surprenant, jonché de mensonges, de réinterprétations, il augmente et transforme la réalité. Sa langue est celle du trauma. Chez Duvert, l'écriture émerge après la tentative de suicide. Le suicide raté est une sorte de naissance en littérature. Ne pouvant vivre sa vie, il se met à l'écrire.

Dans *Quand mourut Jonathan*, l'auteur met en scène un rêve illusoire. La relation pédophile entre un enfant et un

adulte, évidemment condamnable, est ici décrite. Par la sublimation littéraire, Duvert donne accès aux pensées, au point de vue pédophile, à sa perception déformée de la réalité. Créer une pièce de théâtre à partir de la littérature de Tony Duvert suscite une inquiétude – celle d'être perçue comme une tentative d'apologie de la pédophilie –, mais le projet est bien autre. Car cette romanisation fictionnelle de la pulsion pédophile ne la rend pas pour autant tolérable, voire désirable. Au cœur du roman gît le caractère profondément tragique de cette pulsion : inacceptable pour la société, malheureuse pour les deux parties et fondamentalement invivable hors du cadre très limité du fantasme, une maison reculée, où le protagoniste s'est terré, loin de ses semblables, invisible aux yeux de tous. Cernée et menacée par de douloureux rappels à la réalité, la relation est vouée à l'échec. À la fin du roman, l'enfant, Serge, qui a vécu deux étés auprès de Jonathan, tente de rejoindre le peintre pour toujours, malgré l'interdiction parentale. Il n'y arrive cependant pas et choisit de se jeter sous les roues d'une voiture.

Pour moi la littérature de Tony Duvert est suspendue entre deux suicides. Suicide réel et suicide fantasmé. Comme si quelque chose se réglait par l'écriture : la littérature comme un pont suspendu au-dessus de la mort. Écrire et être connu me semblent lui avoir permis de vivre une vie qui était celle de l'écrivain, et aucune autre.

Prophète de sa propre histoire, il écrit dans *Quand mourut Jonathan* la vie qu'il vivra vingt ans après : celle d'un reclus. En 1982, Tony Duvert se retire, il a trente-sept ans. Il ne le sait pas encore, mais il lui reste vingt-six années à vivre. Quand j'ai lu Tony Duvert et quand j'ai connu sa vie, j'y ai vu une structure à l'intérieur de laquelle se crée un champ de motifs, conscients ou inconscients. On pourrait presque croire au destin en voyant tous les recoupements. C'est ce que je voudrais raconter, dessiner : que ces motifs s'activent dans une œuvre de théâtre, parcourir Tony Duvert comme si tout avait été écrit d'avance, cartographier son existence et son œuvre.

Dès *Récidive*, c'est un corps survivant qui parle, s'exprime. Sous forme de monologue, nous travaillerons, lors du spectacle, avec le comédien en une ascension lente, sur une structure installée dans l'espace du public, à donner l'arrachement que représente ce texte. Je souhaite rendre à ce texte tout son caractère intime et « ob-scène »,

irréel, suspendu entre vérité et délire, entre lucidité et submersion. C'est un texte auto-fictionnel, mais presque un texte du réel, qui, le complexifiant, écrit une réalité littéraire, plus biographique que la biographie. À l'os, nu, déchirant.

Dans *Quand mourut Jonathan*, je lisais la souffrance d'un protagoniste et en filigrane celle d'un auteur pour qui vivre en société était intolérable. Il y avait un terrain complexe, contradictoire : une relation légalement et moralement inadmissible et son effet psychologique sur le protagoniste. Une écriture qui se faisait du mal (lucidité) et du bien (illusion), à la fois. Mais tout cela se logeait dans un roman, une fiction. C'est cette fiction avec laquelle nous travaillons. Ce roman est un rêve douloureux, diamant taillé pris pour cœur, qui bat pour toujours, même quand il n'y a plus rien.

Je me suis toujours posé la question de ce qui *persistait à vivre*, ce qui faisait qu'on s'entêtait à vivre. Cette étincelle qui brille, cette braise au-dessus de laquelle on maintient la vie. À la fin de sa vie Tony est seul, retiré, oublié : qu'est-ce qui le fait encore tenir debout ? Postulons que ça ressemblerait à *Jonathan*, ce rien, ce résidu de vie, d'espoir : minuscule, intime et teinté d'irréalisable. Alors : comment faire en sorte que le théâtre n'écrase pas, par sa monumentalité, un objet si fragile ?

C'est une histoire venant du fond d'une mémoire, il nous faut pousser les murs, ouvrir successivement les portes pour arriver à l'endroit de sa représentation. Nous décidons de travailler pour rendre sensibles la précision, le minime, l'intime, le secret. Mon désir est de retrouver ma sensation de lecteur, l'histoire nous est susurrée comme un secret. Fruit de l'imagination de Duvert. Doucement nous écoutons, voyons enfin : il faut se taire pour entendre les oiseaux.

« C'est une histoire venant du fond d'une mémoire, il nous faut pousser les murs, ouvrir successivement les portes pour arriver à l'endroit de sa représentation. »

Nous choisissons pour protagonistes deux marionnettes à échelle réduite, évoluant dans un espace lui-même diminué. La distance avec les spectateurs est renforcée

par le travail de miniaturisation. Nous devenons les observateurs silencieux d'un manège fictionnel, lointain, mais soutenu par le son. Le spectateur se trouve alors placé dans une position troublante, à la fois immergé et distant. À travers cette tension nous cherchons à porter au plateau la littérature elle-même, le tiraillement d'un lecteur pris entre illusion et désillusion. Je mets en scène l'irréel, le fantasme d'un auteur, et le regarde avec le recul nécessaire. Le théâtre et mon regard de metteur en scène apportent un recul que la littérature et son auteur n'ont pas. À travers notre dispositif scénique, je souhaite traiter de la littérature et de son pouvoir d'illusion.

« À travers cette tension nous cherchons à porter au plateau la littérature elle-même, le tiraillement d'un lecteur pris entre illusion et désillusion. »

Enfin, lors d'une première lecture, je découvrais une époque, pas si lointaine, et la distance qui nous séparait de ses mœurs et de ses lois. J'étais intrigué par ce qui avait rendu possible la littérature de Duvert, et remontais le fil de ces années – celle de la jeunesse de mes parents – avec un réel étonnement. J'y découvrais, adossée au côté du combat homosexuel (l'homosexualité étant encore pénalisée jusqu'en 1982), la militance pédophile, qui tentait de se faire accepter comme une cause légitime. Entre soixante-huit et quatre-vingt-deux, une frange d'intellectuels réfléchissait à la question de la libération sexuelle ; certains faisaient l'amalgame en défendant aussi bien l'homosexualité que la pédophilie. Ils s'appuyaient sur la commune remise en question de la majorité sexuelle telle qu'elle était alors inscrite dans la loi : pour les homosexuels, la majorité sexuelle légale était depuis une loi datant de Vichy fixée à 21 ans – et descendit à 18 ans en 1974 ; pour les hétérosexuels elle était fixée à 18 ans avant de descendre à 15 ans en 1974. Il fallut attendre 1982 pour que cette discrimination inscrite dans la loi soit abolie. L'écriture de Duvert s'insère dans cette brèche des années 1970, où la militance pédophile se rapproche de la militance homosexuelle. J'ignorais que cet amalgame, que je prêtais aux plus réactionnaires et homophobes de mes contemporains, se basait sur des faits historiques. Cette découverte m'a questionné sur l'évolution des mœurs, des lois, des causes défendues un jour, condamnées le lendemain.

Écrire une pièce de théâtre autour de Tony Duvert n'est pas soutenir les thèses de l'auteur. *Duvert. Portrait de Tony* sera un spectacle sinueux et contradictoire, riche des troubles que provoque cette lecture. Nous dessinons une trajectoire, nous travaillons, par la diversité esthétique, à amener le spectateur sur un terrain instable. Afin de trouver une « vérité » artistique, il ne faut pas raser la forêt pour la traverser. Il faut dessiner un chemin, ne pas perdre la menace ou encore la promesse que cette dernière représente. Traçons notre sillon pour nous rendre au cœur de celle-ci. Nous voulons voir ce qui s'y cache, s'y développe de l'imagination humaine.

J'ai choisi de raconter l'une de ces vies qui ne sont jamais racontées, ni écoutées. Je souhaitais poser la question d'une possible empathie pour cet homme. Si, lisant ses romans nous étions atteints par l'homme, par sa vision de la France, que ferions-nous de cette humanité

retranchée, de cet homme derrière le criminel potentiel ? Le travail s'écrit dans les contradictions de l'auteur mais aussi dans le recul qu'offre le passage au plateau. Les allers-retours entre identification et rejet, entre empathie et condamnation, propres à la représentation théâtrale font appel aux sentiments contradictoires des spectateurs, leur offrent le temps de s'affiner pour passer au-delà des thèses, au-delà du rejet. Parce que dans la fiction nous avons perçu autre chose : un terrain commun, une mélancolie campagnarde, une douleur humaine, une vision puissante et acerbe. Et nous postulons que c'est ce que l'art doit. Être transversal, non-excluant, discordant. Cette histoire est humaine. Rien d'autre.

Simon-Élie Galibert
Strasbourg, février 2020



1^{er} novembre 1976, Thoré-la-Rochette Tony et sa mère © Laurent Villepontoux

La lettre imaginaire à Tony

*Il faudrait commencer par la fin :
Un cadavre au fond de la campagne française.
Histoire personnelle ou histoire d'un autre ?
Tous les cadavres sont-ils les mêmes ?
Définitivement seuls.*

Viens, viens c'est une prière... entend l'oreille de la morte.

*Parle-t-on d'une morte ou d'un mort ?
Quelle campagne pour quels cadavres d'ailleurs ?
Les régions reculées se ressemblent.
Les gens retirés y sont constellation.
Durs (tête) sont les ermites qui croient être libres.*

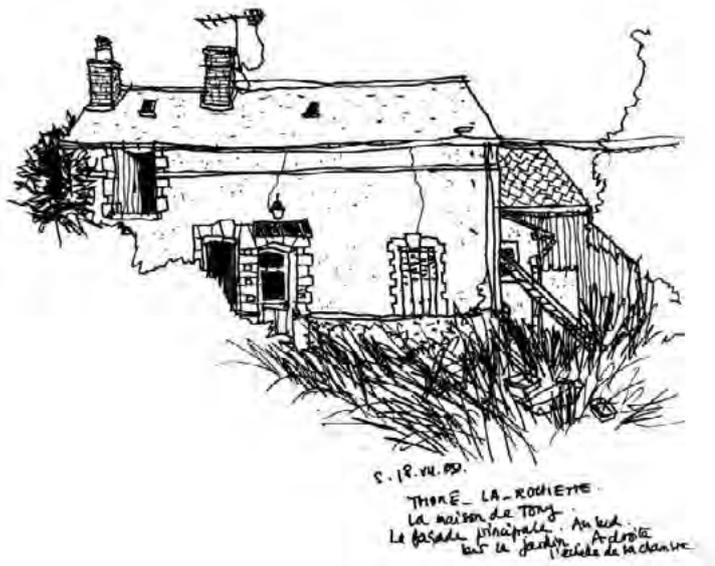
*Deux (cadavres) pour une histoire :
Une mère (la vie) et l'autre mère (le théâtre)
Gens des maux.
Mortes silencieuses, dans les coudes des collines.
Mais sur le même fond, sur le même désespoir, une enfance.
J'écrivais une enfance où s'écriront ces morts (le théâtre et la mère)*

*Et puis il y aura l'inconnu (l'écrivain).
Cadavre intrus dans mon décor :*

*Tony
– c'est un nom qui ne me raconte pas –,
décide d'écrire son nom sur mon paysage.
Il signe le paysage, avec un feutre, TONY.
En noir sur collines.*

*Alors Tony,
Parlons-nous sincèrement,
Tout d'abord, on expose pas au milieu du paysage des autres,
On n'expose pas sa moisissure au milieu d'un paysage commun.*

*Tony,
Je ne sais pas si je vous comprends.
Je ne sais pas si j'en ai le désir, le droit,
Mais faisons-nous de la place dans la verdure.
Fouillons notre campagne commune*



Dessin de Michel Longuet

Et puis, après tout cela laissons émerger nos différences.
Et de ce contraste faisons théâtre.
La possibilité d'un flottement entre vous et moi.
Et appelons-le « pièce » ou « théâtre » ou « représentation ».
Et alors ce ne sera plus ni « vous », ni « moi », Tony.

Ce ne sera pas « nous » non plus.
Ce sera « ça », le battement, le jeu, le flottement entre vous et moi, Tony.
On parlera si peu de vous, on parlera par vous et dans vous.
Et ce que je ne saurai pas je le prendrai de moi, et ce que je saurai je le prendrai de moi, Tony.
Avec autour de vous mon cadavre potentiel et tous mes morts j'écris ce qui me semble être Tony.

Tony, j'ai la chance aujourd'hui que vous ne puissiez rien dire sur mon entreprise.
Et je ne vous la dédie pas.
Ce n'est pas un tombeau pour Tony Duvert que je souhaite écrire.
Mais je joue avec vous, je jongle avec vos souvenirs, vos paroles et j'écris autre chose.

Vous êtes le révélateur d'un environnement.
Dans votre chambre noire, je lis des livres, et se révèlent des images.
Images insensées que seule une autre chambre noire peut accueillir.

Et je vous la prête, cette chambre que je connais
Mais comme chez vous, il y a tout mon corps qui est éparpillé sur scène.
La chambre où je révèle mon intime, où mon corps s'éparpille s'appelle théâtre.
Ici je me dissèque et je mélange nos peaux, nos boyaux.

Dans l'espace de la scène, dans la muqueuse (espace vide) je déplace votre histoire,
Et je la vois réagir à la réalité, je la révèle à mes yeux.
Toute impossible qu'elle soit, je lui rends son impossibilité, j'anime cet impossible, tirant sur les fils.

Et dans le liquide de mon imagination, j'espère que l'illusion la fera pour la première fois exister.

Simon-Élie Galibert
Strasbourg, février 2020

Les témoins

Montages à partir d'extraits de *Retour à Duvert* de Gilles Sebhan (2015)

«Je ne risquerai aucun portrait de Tony enfant vu par moi. À part les jeux dans le jardin et la lecture des nombreux illustrés qui entraient dans la maison, je ne vois rien de particulier à signaler dans nos relations d'alors. Tony m'a dit beaucoup plus tard qu'il avait commencé à écrire vers 14 ans, mais sans jamais en parler à personne. De toute façon, dans cette étrange famille, on n'échangeait pas et chacun vivait sa vie en secret. Les mésaventures scolaires de Tony, son renvoi pour une affaire de mœurs, m'ont totalement échappé, et n'ont causé aucun scandale. Je n'ai donc entendu parler de ce docteur Eck, le psychiatre qui a tenté de redresser Tony, que par une note de bas de page, comme tout le monde. Le silence n'a pas pu être aussi hermétiquement gardé lors de la fugue de Tony et sa tentative de suicide, à 15 ans. À propos de notre mère, mariée à 19 ans, mère avant 21, elle a pris en charge l'éducation de ses enfants très efficacement. Élégante, sociable et aimant plaire, elle s'est malheureusement retrouvée enfermée dans une vie de femme au foyer, dans des conditions particulièrement strictes. Le père a quitté la maison après 1966. Fonctionnaire à l'Enregistrement avant de passer dans le privé après la guerre pour travailler dans l'assurance vie, il avait perdu son poste dans la compagnie où il avait fait sa carrière : l'impasse totale. Le 17 novembre 1970, dans sa voiture, il s'est tiré une balle dans la tête avec une carabine 22 long rifle. J'étais le seul de la famille au Père-Lachaise pour l'incinération. Personnellement, jusqu'en 1973, je n'ai rien lu de Tony. Le prix Médicis a été un événement – flatteur plutôt que scandaleux. Les années 90 ont été très difficiles. L'épuisement nerveux, la sédentarité et le repli sur soi, accompagnant un régime alimentaire à base de farine, de beurre et de sucre, le faisant grossir à peu de frais, expliquent l'état dans lequel je l'ai trouvé l'été 94. Il avait déjà pris beaucoup de poids. Obligé de quitter les lieux pour échapper aux huissiers, il a déménagé comme on dit à la cloche de bois. Après un

court séjour chez moi, il a rejoint sa mère à Thoré, et je ne l'ai jamais revu ensuite. Début 96, victime d'un accident vasculaire grave, elle a immédiatement été hospitalisée. Le décès a eu lieu en août. La crémation s'est déroulée à Tours j'y étais seul. Il n'y a donc pas eu de moment spécifique de rupture avec le monde qui se serait décidé à Thoré. Dans les dernières années, Tony avait dû recourir, pour subsister, à un de ces dangereux crédits revolving dont on ne sort jamais. Ne restait à la gendarmerie qu'un très gros classeur fourre-tout où se trouvaient des documents concernant l'électricité, son budget, son régime ainsi que des notes personnelles, notamment concernant l'évolution de l'état de santé de Tony les derniers temps, et datées; les cinq dernières indiquent uniquement «malade» et s'interrompent.»

Alain Duvert



1^{er} novembre 1976, Thoré-la-Rochette Tony, sa mère et son frère Alain © Laurent Villepontoux

«Vraisemblablement décédé début juillet, vous imaginez avec les chaleurs ce que ça donne le 20 août. Les pompiers étaient livides. Donc il était dans son lit, couché sur le côté en chien de fusil, en décomposition totale. On ne sentait rien parce que la porte était fermée, mais dès que la porte de la chambre a été ouverte, ça a été une horreur indescriptible. (...) Ce sont les ambulances de Vendôme qui sont venues. Un fourgon de transport de

corps réfrigéré. Mais c'est pareil, il fallait y aller. Mettre le corps dans un sac étanche, c'est terrible. Et évidemment quand ils ont soulevé, il y a tout qui s'est vidé. Tout était dans le matelas, et puis les viscères avaient coulé en dessous, enfin c'était une horreur.»

Maire de Thoré-la-Rochette

Quand mourut Jonathan

Extrait

« Il y avait un petit kilomètre entre la maison qu'avait louée Jonathan et le village. La maison de Jonathan était petite, comme le village était petit. Un jardinet dérisoire l'entourait : les jardins sont minuscules quand ils sont à la campagne. On atteignait le mois de juin. L'unique maison voisine, toute proche, était semblable à celle de Jonathan, quoique biscornue, et plus fraîche à cause de sa vétusté naïve, et plus sale. Une vieille paysanne l'occupait. La maison n'était pas sale. Jonathan respectait son climat. Il n'aurait pas songé à repeindre, ou tapisser, ou changer la position des meubles. Il prenait simplement son tour, ici où des générations s'étaient succédé, et il s'effaçait à leur suite. Le silence de ces vies éteintes était à peu près la seule douceur humaine dont il fût certain. Et, s'il se plaisait, dans la faible lumière du soir, à traverser lentement une pièce ou l'autre, frôlant les meubles modestes et désuets, écoutant les résonances du plancher, du carrelage, contemplant les ombres, les taches, les recoins, il n'était pas ému parce qu'il rêvait d'anciennes présences, même enfantines, mais parce qu'il jouissait de cette absence infinie d'êtres humains. La maison était comme ces beaux coquillages simples dont la cavité, près de l'oreille, produit l'appel de la mer. Sécréter, construire, attacher, lisser, disposer : voilà ce que Jonathan n'était plus capable de faire. Il avait découvert une maison vide et morte ; il s'y glissait bien, et cependant pas trop ; il l'avait adoptée. Mais sans désir pour les vies lointaines qui l'avaient créée ; et sans vivre la sienne, puisqu'elle était impossible. Il n'avait eu aucune raison concrète de s'installer ici, entre tous les lieux, les régions, les pays qu'il avait traversés. Un souvenir, aimant et lugubre, de ce village avait peu à peu dominé ses autres souvenirs, lorsque le temps lui avait trop pesé et qu'il avait cherché où se retirer. Avec ses maisons dispersées, ce n'était qu'un hameau, une très lâche concentration de tanières, chacune fermée sur elle-même et écartée des autres. Il n'y avait pas d'autre maison à louer. La vieille voisine ne le gênerait pas : elle n'avait sans doute que des secrets d'enfants disparus et de passé en ruine – les secrets mêmes de Jonathan. Elle et lui s'éviteraient. On pouvait donc s'enfermer ici, vieillir d'un an, deux ans, sans changer, sans étouffer, sans mourir : Jonathan ne bougerait plus. Toute partie du monde se valait, il n'y avait de vie à vivre nulle part. Il lui restait simplement ce corps, cette

« Le silence de ces vies éteintes était à peu près la seule douceur humaine dont il fût certain. »



© Bernard Faucon

chose solide, aimante, allègre, que traverse et anime toute beauté de l'univers : mais un corps inhabité, qu'il fallait déposer à l'abri, protéger de ce qui pouvait, lui, le faire souffrir – le froid, la faim, le regard d'autrui. Jonathan vivait avec austérité. Il lui manquerait beaucoup de choses pour accueillir l'enfant. Il avait peu de draps, un seul oreiller avec une seule taie, un seul torchon. Son confort était du vin pour ses humeurs noires, et une chambre très calfeutrée où les subir : ces jours-là il fallait des verrous, des couvertures, un entassement d'obstacles pour retenir et renfermer la vie qui s'arrachait de lui. Le caractère de Jonathan n'était pas sombre. Il avait peu d'imagination. Il pensait peu à lui-même. Il ne s'analysait guère : mais il se connaissait jusqu'au désintéret pour soi. L'humeur désespérée qui l'avait renfermé ici ne tenait donc pas à lui, à une maladie de son esprit, mais à l'immense maladie des choses du dehors. C'est aussi pourquoi cette humeur était permanente, comme ce monde se ressemblait. Après le bref séjour du petit, Jonathan connaîtrait une détresse dont il ne sortirait peut-être plus : il avait de moins en moins de force contre la mort.»

Tony Duvert, extrait de *Quand mourut Jonathan*,
Éditions de Minuit (1978)

Simon-Élie Galibert

Parcours



Les Disparitions – Un archipel. (2019) © Jean-Louis Fernandez

Simon-Élie Galibert commence la mise en scène en 2015. Cette année-là il monte la pièce *Violences – Corps et tentations* puis *Âmes et demeures* de Didier-Georges Gabily. Pièces reprises dans le cadre des Journées Gabily au Théâtre du Monfort en novembre 2016. Il continue en créant *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès. En septembre 2017, il intègre la section Mise en scène de l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre National de Strasbourg. En son sein, il a d'abord mené un atelier de recherche très ouvert sur la question de l'adaptation de romans au théâtre, prenant pour matière *Au château d'Argol* de Julien Gracq. Avec comme point de départ une grande fascination pour la valeur « alchimique » de la langue de l'auteur. Il a ensuite assisté Lazare sur un travail mené avec le Groupe 44, *Passé je ne sais où qui revient*, représenté dans le cadre de L'autre saison du TNS. Il a été en stage auprès d'Arthur Nauzyciel sur la création de *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils. Enfin dans le cadre de sa formation il sera assistant de Julien Gosselin sur *Dekalog* de Kieslowski, spectacle d'entrée dans la vie professionnelle du Groupe 45, présenté au festival de Montpellier en mai 2020. En mars 2019 il a signé sa première mise en scène dans l'école avec *Les disparitions – Un Archipel*, commande de Stanislas Nordey aux quatre élèves metteurs en scène. Pour cette création il a travaillé notamment autour des notions de présence et de perte de substance de la réalité. Le spectacle se déroulait en simultané dans deux salles.

Les comédiens séparés travaillaient ensemble à distance, uniquement reliés par le son, et prêtant leur corps aux autres voix flottantes. Dans le cadre de ce spectacle il a aussi souhaité développer un aspect plus plastique de son travail, avec notamment la création de machines. Jouant au plateau avec les comédiens, celles-ci, par leur fragilité, rendaient palpable une dispersion de la présence humaine. Ce travail plastique, entamé en collaboration avec Simon Restino, élève scénographe, pour lequel il a été ensuite comédien dans *Vie et mort de Kaspar Hauser*, se poursuit aujourd'hui avec *DUVERT. Portrait de Tony*. C'est dans un rapport fertile entre un théâtre de texte et un théâtre plastique que Simon-Élie désire aujourd'hui s'inscrire. Avec la proche collaboration dramaturgique et artistique de Juliette de Beauchamp, ils poursuivent une recherche croisée entre sens et forme. Enfin dans le cadre de sa troisième année de formation en novembre 2019, il a remporté le prix de la mise en scène au FIESAD (Festival International des Écoles supérieures d'Art Dramatique) à Rabat, avec *Deux morceaux de verre coupant*, petite forme à partir du texte de Mario Batista. Celle-ci fut créée au cours d'un partenariat avec l'ENSAD (Montpellier). Travaillant à partir du texte, excitant ses motifs, il a cherché à créer la *bulle d'écoute* nécessaire pour que la parole (complexe) la perce, jaillisse et charrie avec elle la profonde douleur écrite entre les lignes.

Le Groupe 45

(oct 2017 | juil 2020)

Le Groupe 45 est constitué de 26 élèves dont 12 acteurs-ice-s, 2 metteurs en scène, 2 dramaturges, 6 régisseur-se-s créateur-ice-s et 4 scénographes-costumier-ère-s. Il a intégré l'École en octobre 2017 et est actuellement en troisième année de formation.

Depuis leur entrée à l'École, les élèves ont participé, parallèlement aux enseignements techniques et théoriques, à divers ateliers dirigés, notamment, par Stanislas Nordey, Valérie Dréville, Claude Duparfait, Julien Gosselin, Laurent Poitrenaux, Blandine Savetier (artistes associé-e-s du TNS), Christian Colin, Arnaud Churin, Annie Mercier, Bruno Meyssat, Mathilde Monnier, Dominique Valadié et Nounée Garibian-Bigot, Rémy Barché, François Tanguy, François Fauvel (Théâtre du Radeau), Roland Fichet (écriture), Marc Proulx (jeu masqué), Martine-Joséphine Thomas (chant) et Loïc Touzé (danse).

Le Groupe 45 a participé avec les élèves auteurs et acteurs de l'École du Théâtre du Nord au 4^e Forum des nouvelles écritures dramatiques européennes au Théâtre du Nord à Lille les 6 et 7 juin 2019.

À l'international

Le Groupe 45 a été présent à San Miniato (33^e rencontres de Prima del teatro) et au Burkina Faso à Ouagadougou (Festival Les Récréâtrales), à Rabat dans le cadre du FIESAD 2020 (Festival international des Écoles supérieures d'art dramatique), à Berlin FIND+ 2020 à la Schaubühne

Formation théorique

Le Groupe 45, dans le cadre de la collaboration avec l'Université Paris-Nanterre, a suivi des séminaires et des colloques dirigés notamment par Christophe Triau, Jean-Louis Besson, Christian Biet, Jean Jourdheuil, Sabine Quiriconi et Christophe Pellet; ainsi qu'un colloque consacré à Claude Régy au Théâtre des Amandiers à Nanterre (décembre 2018), aux Rencontres de la Maison Copeau 2020 à Pernand-Vergelesses.

Formation des élèves metteurs en scène

Durant leurs trois années de formation, les deux élèves metteurs en scène du Groupe 45, ont participé à des ateliers communs à toutes les sections et initié avec les élèves

acteur-ice-s, scénographes costumier-ère-s, régisseur-se-s, créateur-ice-s plusieurs projets de recherche. Ils ont participé à des workshops internationaux : Rencontres du TJP *Corps Objet Image* (avril 2019), *Camping* 2019 (Centre National de la Danse (juin 2019). Ils ont également suivi des sessions de travail avec Claire Ingrid Cottanceau, Frédéric Vossier et une initiation artistique et technique avec Philippe Berthomé, Emmanuel Clolus, Pierre-Alain Giraud, Xavier Jacquot.

Dans le cadre des partenariats mis en place par le TNS avec d'autres écoles d'art dramatique, ils ont participé à des temps de travail communs : Avec l'École du TNB à Rennes, ils ont participé au Festival TNB (novembre 2018); avec l'ENSAD de Montpellier, ils ont travaillé pendant quatre semaines avec les élèves acteur-ice-s de deuxième année (en novembre / décembre 2018). Jean Massé y a travaillé *Danse-Delhi* d'Ivan Viripaev et Simon-Élie Galibert a mis en scène le texte de Mario Batista, *Deux morceaux de verre coupant* qui a été repris et a remporté le prix de la mise en scène en novembre 2019 à Rabat au théâtre Mohammed V au FIESAD 2019 (Festival International des Écoles supérieures d'art dramatique).

À l'initiative de la Comédie de Colmar, Jean Massé a conçu une forme itinérante, *Ma Ville et moi*, de Nicolas Girard Michelotti, jeune auteur formé à l'École du Nord, avec les élèves du Conservatoire de Colmar, spectacle qui a été présenté en itinérance dans divers lieux de Colmar en novembre et février.

Les metteurs en scène ont été assistants-stagiaires sur les créations d'Arthur Nauzyciel (*La Dame aux camélias*, TNB, octobre 2018), d'Antoine Gindt (*200 Motels-The Suites* de Frank Zappa, Festival Musica et Philharmonie de Paris, septembre 2018) et de Matthieu Cruciani (*Piscine(s)* de François Bégaudeau, La Comédie de Colmar).

SPECTACLES SUIVANTS

INFLAMMATION DU VERBE VIVRE

Texte et mise en scène Wajdi Mouawad

13 | 21 mars

Salle Koltès

MONT VÉRITÉ

PRODUCTION

Texte et mise en scène Pascal Rambert*

Chorégraphie Rachid Ouramdane

25 mars | 4 avril

Espace Grüber

* Artistes associé-e-s au TNS

PROCHAINS RENDEZ-VOUS PUBLICS AVEC LE GROUPE 45 (diplômé en 2020)

TERRE PROMISE MAETERLINCK / PESSOA

ÉVÈNEMENT ÉCOLE

Spectacle de Jean Massé,
élève metteur en scène de l'École du TNS (3^e année)

D'après *Les Aveugles* de Maurice Maeterlinck

et *Le Marin* de Fernando Pessoa

2 | 7 avril | Salle Gignoux

DEKALOG

SPECTACLE D'ENTRÉE DANS LA VIE PROFESSIONNELLE

Texte Krzysztof Kiesłowski

Adaptation et mise en scène Julien Gosselin*

29 | 31 mai | Printemps des Comédiens, Montpellier

PROCHAINEMENT DANS L'AUTRE SAISON

Entrée libre

Réservation obligatoire au 03 88 24 88 00
ou sur www.tns.fr

LE BULLDOZER ET L'OLIVIER

SPECTACLE AUTREMENT

Un conte musical en 7 morceaux

Spectacle de Yvan Corbineau, Naïssam Jalal et Osloob

Présenté avec le TJP dans le cadre du festival Les Giboulées

13 mars | 20 h 30 | Espace Grüber

14 et 15 mars | 19 h 30 | Espace K

CÉRÉMONIE DE REMISE DU PRIX DES LYCÉENS BERNARD-MARIE KOLTÈS

IMMERSIONS THÉÂTRALES 16-25 ANS

Pour sa quatrième édition, ce Prix Koltès a permis à 5 nouvelles classes de développer leur goût pour la littérature dramatique contemporaine et d'exercer leur esprit critique autour de trois textes publiés en 2018.

Remise du prix en présence de l'auteur-e lauréat-e suivie de la lecture d'extraits de son texte, par réalisée par Blanche Giraud-Beauregardt et Iannis Haillet, dirigée par Thomas Pondevie, dramaturge et metteur en scène.

24 mars | 18h30 | Salle Koltès

QUE PEUT FAIRE L'EUROPE POUR GAGNER LA BATAILLE DU CLIMAT ?

LE TNS S'ENGAGE

Avec Pierre Larrourou, député européen et fondateur du parti Nouvelle Donne, et Jean Jouzel, climatologue et membre du GIEC.

Rencontre suivie de la lecture d'extraits de *Welcome to Paradise* de Falk Richter*

31 mars | 20h | Salle Koltès